

JEAN DUTOURD

de l'Académie française

**L'ÂME
SENSIBLE**

nrf

GALLIMARD

A Camille, autre âme sensible.

AME

L'âme, c'est ce qui refuse le corps. Par exemple ce qui refuse de fuir quand le corps tremble, ce qui refuse de frapper quand le corps s'irrite, ce qui refuse de boire quand le corps a soif, ce qui refuse de prendre quand le corps désire, ce qui refuse d'abandonner quand le corps a horreur. Ces refus sont des faits de l'homme. Le total refus est la sainteté; l'examen avant de suivre est la sagesse; et cette force de refus, c'est l'âme. Le fou n'a aucune force de refus; il n'a plus d'âme. On dit aussi qu'il n'a plus conscience, et c'est vrai. Qui cède absolument à son corps, soit pour frapper, soit pour fuir, soit seulement pour parler, ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit. On ne prend conscience que par une opposition de soi à soi. Exemple : Alexandre à la traversée d'un désert reçoit un casque plein d'eau; il remercie, et le verse par terre devant toute l'armée. Magnanimité; âme, c'est-à-dire grande âme. Il n'y a point d'âme vile; mais seulement on manque d'âme. Ce beau mot ne désigne nullement un être, mais toujours une action.

ALAIN (*Définitions*).

Il existe, à ma connaissance, trois leçons du texte de Mérimée sur Stendhal. L'une a été placée en tête de la *Correspondance inédite*; une autre figure dans un recueil intitulé *Portraits historiques et littéraires*, où elle voisine avec des études sur Cervantes, Henri de Guise, Victor Jacquemont, Nodier, Branthome, Pouchkine, etc., que l'on peut admirer pour la simplicité avec laquelle l'auteur exprime des pensées très subtiles; la troisième constitue un petit volume intitulé *H. B. par un des Quarante*. C'est la plus réussie; on y relève des variantes, des suppressions, des rajouts amusants. Le premier tirage (25 exemplaires) date de 1850. Il était tentant de se servir de cette leçon-là; j'ai préféré la seconde, où il y a des répétitions et des négligences, où la pensée n'est presque pas apprêtée, où l'on remarque plusieurs mots de premier jet, et quelques précisions émouvantes. *H. B.* fait un grand honneur à deux hommes que j'aime. Il montre aussi un aspect essentiel du caractère de Stendhal : l'esprit de contradiction, et, par l'exemple de cet écrivain, fournit quelques maximes applicables aujourd'hui.

Selon une formule chère à Mérimée, l'ouvrage commence par une référence à Homère. On trouve beaucoup de ces débuts chez lui : ce sont des élégances. Mérimée aime bien jouer au cuistre. Ce cuistre-là est

de la meilleure compagnie; et quelle dissonance exquise que d'attaquer *Carmen* par exemple, le récit le plus féroce de la littérature française, par quelques considérations sur l'archéologie, comme si là était l'intérêt véritable de l'auteur! Cela donne *Carmen*, qui vient ensuite, comme une anecdote sans importance, racontée pour l'amusement des dames.

I

Il y a un passage de L'Odyssée qui me revient en mémoire. Le spectre d'Elpénor apparaît à Ulysse et lui demande les honneurs funèbres :

Μή μ'ακλαυτον, ἄθαπτον ἰων ὄπιθεν καταλείπειν
Ne me laisse pas sans être pleuré, sans être enterré.

Aujourd'hui, l'enterrement ne manque à personne, grâce à un règlement de police; mais nous autres païens, nous avons aussi des devoirs à remplir avec nos morts, qui ne consistent pas seulement dans l'accomplissement d'une ordonnance de grande voirie. J'ai assisté à trois enterrements païens : celui de Sautelet, qui s'était brûlé la cervelle; son maître, grand philosophe, Cousin et ses amis, eurent peur des honnêtes gens et n'osèrent parler; celui de M. Jacquemont : il avait défendu les discours; celui de Beyle enfin. Nous nous y trouvâmes trois, et si mal préparés, que nous ignorions ses dernières volontés. Chaque fois, j'ai senti que nous avions manqué à quelque chose, sinon envers le mort, du moins envers nous-mêmes. Qu'un

de nos amis meure en voyage, nous aurons un vif regret de ne pas lui avoir dit adieu au moment du départ. Un départ, une mort doivent se célébrer avec une certaine cérémonie, car il y a là quelque chose de solennel. Ne fût-ce qu'un repas, une association de pensées régulières, il faut quelque chose. Ce quelque chose, c'est ce que demande Elpénor; ce n'est pas seulement un peu de terre qu'il réclame, c'est un souvenir.

J'écris les pages suivantes pour suppléer à ce que nous ne fîmes point aux funérailles de Beyle. Je veux partager avec quelques-uns de ses amis mes impressions et mes souvenirs.

Encore que Mérimée laisse peu de chose au hasard, il ne faut pas chercher trop d'intentions dans un écrit. Elpénor, compagnon d'Ulysse, n'est pas un personnage bien reluisant. « Le moins brave au combat, le moins sage au conseil », un peu porté sur la boisson : ainsi le décrit Homère. Cet imbécile cuvait son vin sur la terrasse du temple de Circé. Réveillé en sursaut, il oublie où il est, fait quelques pas, tombe du toit et se rompt le col. Imagine-t-on mort plus bête ?

Un vivant falot peut faire une ombre effrayante. Elpénor défunt est plus consistant qu'Elpénor en vie. Son fantôme, marchant sur la mer, a de la saveur. Il reste certes familier et amical, confesse volontiers qu'il a dû son trépas à un « trop gros coup de vin », mais l'âme a subi déjà quelques tribulations et s'est ennoblie de malheurs incompréhensibles aux mortels. Elle a erré aux portes de l'Hadès, elle voit dans l'avenir; elle exige qu'on brûle le corps qui l'a contenue.

— Plante sur ma tombe l'aviron dont, vivant, parmi

vous, je ramais! dit Elpénor à Ulysse, entendant par là que si sa place dans la vie fut petite, il l'occupa quand même, et avec dignité, qu'il a droit à ce qu'on lui élève un petit monument, à sa mesure. Ulysse, qui n'avait sans doute ni estime ni attachement particulier pour Elpénor, s'adresse avec respect et émotion au fantôme : ce n'est plus la même chose. Le gentil marin est devenu en quelque sorte *une pensée*, ou un remords. Il faut qu'Ulysse apaise ses mânes, sinon il lui pèsera sur l'âme. Ce sentiment est religieux. Mérimée l'éprouve de la même façon en dépit de son athéisme. Le monde ne recommence pas à chaque instant. Ou plutôt l'athéisme, qui est un choix de l'esprit, ne descend jamais jusqu'aux dernières profondeurs du cœur humain. « Être en paix avec ses morts » est la première forme du désir que l'on a d'être en paix avec Dieu.

De Stendhal à Mérimée, il n'y a pas la distance d'Elpénor à Ulysse. Si Mérimée est Ulysse, Stendhal est au moins Achille. C'est pourquoi l'on ne doit pas attacher trop d'importance à cet Elpénor-là. Il constitue l'attaque « en mineur » d'une oraison funèbre où il y a beaucoup de notes joyeuses et des mélodies très tendres. « Enterrement païen », dit Mérimée. Ce n'est pas lui qui jouera de l'orgue.

Sautelet ressemblerait davantage à Elpénor que Beyle, puisque Elpénor il y a. On rencontre parfois son nom, quand on explore le XIX^e siècle. Ce nom est charmant, léger; quel esprit désespéré se cachait derrière? Dans *La Vie de Henry Brulard*, Stendhal dit : « M. Sautelet, libraire libéral, s'est brûlé la cervelle vers 1829 par un mélange de vanité, d'amour et de dettes. Il était gérant du *National*, et associé de cet honnête, patriote et borné

Paulin encore libraire en 1836. » Armand Carrel, en juin 1830, a consacré un article à Sautelet, intitulé *Une mort volontaire*. « Ce faible et excellent jeune homme... » dit-il. Sainte-Beuve, enfin, parle de « cette jeune tête riante et chauve de Sautelet », ce qui donne, en une ligne, un excellent portrait de désespéré. Sautelet admirait *Obermann*; il se proclamait épigone de Sénancour, ce qui est bien romantique et un peu niais pour mon goût. « Inquiet, mélancolique et fervent, il hésitait entre l'action et la contemplation », dit Sainte-Beuve, qui cite ce passage d'une de ses lettres : « On ne peut guère faire une vie double : agir et contempler... Je voudrais me brûler la cervelle pour terminer mes doutes. Si, dans une année ou deux, la vie ne me paraît pas claire, j'y mettrai fin. J'exécuterai cette idée que j'ai eue dans mon *Werther de la vérité* (ouvrage qu'il méditait). Peut-être serait-ce une folie; ce serait peut-être une grande action... » Tout cela est fort triste, sans doute, et émouvant, mais assez sot. Au bout du compte, Stendhal a vu juste dans le cas de Sautelet, comme toujours. Dans ce suicide stoïque et philosophique, il entre beaucoup de vanité. Soyons bon prince, disons : de l'orgueil. Mais ce n'est guère plus respectable. La prudence de Victor Cousin est déplaisante. Ces philosophes à la mode, qui se font un renom en mettant d'autres philosophes à la portée du public, en écrivant un peu sur la politique, la littérature, les Beaux-Arts ou les femmes célèbres, ne sont pas, je le soupçonne, des gens très sûrs. Ils pensent trop à leur carrière et à l'opinion de leurs disciples.

On est mieux renseigné sur Victor Jacquemont que sur Sautelet. Il a laissé deux volumes de correspondance.

MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Cambessèdes ont publié un *Journal complet du voyage de V. Jacquemont, avec les descriptions zoologiques et botaniques* (1835, Firmin Didot, 6 vol. in-8° dont 2 de planches), dans lequel ils ont réuni les matériaux que l'auteur avait accumulés pour un grand ouvrage. Jacquemont enfin a donné son nom à un genre de sous-arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant plusieurs espèces croissant au cap de Bonne-Espérance, et que l'on appelle pilothamnes ou jacquemonties.

Grand botaniste, gloire du Muséum, Jacquemont apparaît comme une sorte de Byron des sciences, mais d'un génie plus naïf et plus honnête. Il a parcouru la terre en cueillant des fleurs pour oublier un chagrin d'amour. C'était l'ami de La Fayette, de Dumont d'Urville, de Stendhal, de Mérimée et de ce baron de Mareste, personnage étrange et sarcastique, homme du XVIII^e siècle égaré dans le XIX^e, sur lequel nous reviendrons.

Le 26 août 1828, à l'âge de vingt-sept ans, Jacquemont s'embarqua pour les Indes, où il devait mourir quatre ans plus tard. Il quitta ses parents, rapportent les Goncourt dans leur *Journal*, « avec la légèreté d'adieu d'un départ pour Saint-Cloud ». Cette simplicité est sublime. L'année précédente, à Londres, par son charme, sa gentillesse, son sérieux et son goût pour la litote, il avait conquis l'aristocratie britannique, ce qui n'est pas le moindre de ses exploits, et lui valut des lettres de recommandation inouïes auprès de toutes sortes de gouverneurs et de rajahs. Aux Indes, il se conduisit en héros modeste. Nous le voyons se promenant sur l'Himalaya, un bambou et un marteau à la main, sondant les roches

et explorant les gisements, vivant de riz bouilli et de chevreau coriace, couchant sous la tente. Au Tibet, il terrifia, grâce à un discours véhément et au spectacle de quelques coupe-jarrets qu'ils s'était attachés, un officier chinois hostile à la botanique. C'est sur les cimes du Cédar-Kanta, à 3 200 mètres d'altitude, qu'il ressentit les premières atteintes de l'affection du foie qui le tua. Ce délicieux garçon, ce grand savant, ce philosophe, que la population indienne, partout où il passait, choisissait pour juge et arbitre, à qui les maharajahs offraient des palais, et qui n'avait pour toute fortune qu'une indemnité de six mille francs allouée par le Jardin des Plantes, fut aussi un excellent écrivain. Ses lettres sont admirables, tant par la sensibilité que par le style; les notes de son *Journal* donnent un regret violent. S'il ne fût pas mort à trente et un ans, c'eût été un nouveau Buffon.

Voici un croquis de Jacquemont par Mérimée auquel il n'y a rien à reprendre :

« Son procédé pour plaire consistait à ne rien cacher de ses idées et de ses sentiments, à être parfaitement naturel. Peu de gens sont insensibles à cette franchise, lorsqu'elle est accompagnée d'un esprit original et d'une solide instruction. Je l'ai quelquefois entendu accusé de penchant pour le paradoxe. A mon avis, ce n'était nullement son défaut. Au contraire, dans toute discussion où il prenait part, il était, ou du moins croyait être du côté de la vérité; mais il donnait souvent à sa pensée un tour singulier, auquel pouvaient se méprendre ceux qui font plus d'attention à la forme qu'au fond. Le charme de son esprit était précisément de n'être ni cherché ni apprêté. J'ajouterai que le timbre remarqua-

blement agréable de sa voix était peut-être pour quelque chose dans ses succès de conversation. Je n'ai jamais entendu de voix plus naturellement musicale. Quand je l'entendais parler, je me rappelais ces vers de Shakespeare :

*Oh! it came on my ears like the sweet south
That breathes upon a bank of violets.*

Sa voix arrivait à mon oreille comme le doux vent du midi qui murmure en passant sur un lit de violettes.

Je ne veux pas oublier ses défauts. La bêtise — la sottise surtout — l'irritait d'une manière étrange. Il ne pouvait la supporter et s'en indignait. Beyle qui, bien que très intolérant lui-même en cette matière, gardait toutefois plus de ménagement, lui reprochait d'en vouloir sérieusement à des gens qui avaient le malheur d'être bêtes. « Croyez-vous donc, ajouta-t-il, qu'ils le fassent « exprès? — Je n'en sais rien », dit Jacquemont d'un ton farouche. »

On imagine très bien la nuance d'amitié qui unissait Stendhal à ses jeunes amis Jacquemont et Mérimée; il avait dix-huit ans de plus que l'un et vingt ans de plus que l'autre; sa gloire n'était pas à la mesure de son génie; sous ce rapport, ce fut une chance. Quelque sang-froid, quelque conscience de sa propre supériorité qu'eût Mérimée, trop de renom chez Stendhal eût mis entre eux un rien de gêne. Au lieu de cela, l'admiration de Mérimée est toujours restée très au-dessus de la réputation de son camarade. Stendhal devait raffoler de Jacquemont, qui avait tout pour lui plaire : la franchise,

le goût de la vérité qui donne aux propos l'allure insolite des choses brutes; enfin des manières entreprenantes et enjôleuses d'homme un peu irrégulier. Cette vivacité dans l'action, ce désir de succès, ce charme sont bien souvent l'apanage des fripons. Chez une sorte d'ange, comme Jacquemont, cela devait avoir une séduction à laquelle Mérimée, qui aimait tant les âmes ardentes, était certainement tout aussi sensible. Pour moi, Jacquemont a les traits de Lucien Leuwen; c'est un héros stendhalien. Nous sommes très loin du brave Elpénor, comme on voit.

2

Beyle, original en toute chose, ce qui est un vrai mérite par ce temps de mœurs effacées, se piquait de libéralisme et était au fond de l'âme un aristocrate achevé. Il ne pouvait souffrir les sots; il avait pour les gens qui l'ennuyaient une haine furieuse et, de sa vie, il n'a pas su bien nettement distinguer un méchant d'un fâcheux.

Des mœurs effacées, ce sont encore des mœurs, et rien n'est stimulant comme ces mœurs pâles. *H. B.* a été publié en 1850; tout effacées qu'elles fussent, les mœurs étaient encore parfaitement visibles. Chacun avait les idées de son état, ce qui fournissait un tableau assez clair de la société. Les bourgeois défendaient le trône,

l'autel, l'armée et les rentes. Les rats de l'Opéra étaient filles de concierges.

L'original n'est qu'un homme raisonnable qui, par souci de justice, afin que la balance ne penche pas trop d'un côté, prend le contre-pied des mœurs de son temps. Il voit trop le ridicule et l'éphémère des modes pour ne pas se moquer d'elles; il juge et agit selon sa naïveté naturelle, aggravée par l'esprit de contradiction. En fait, c'est un homme de juste milieu, qui penche vers le conservatisme quand la mode est à la révolution, et vice versa. Un recensement des originaux à travers les siècles montrerait qu'ils se ressemblent tous. Mais l'originalité a ses époques bénies et ses époques malheureuses. En 1830, c'est une joie d'être original en face du comte Molé, de Guizot, de Villemain, etc., dans une France bourgeoise, implacable, qui donne ses opinions au monde, avec des alternatives d'intelligence et de bêtise. En 1958, dans une France anarchique, où il n'y a plus de mœurs du tout, c'est un grand malheur : on est rejeté vers la droite, on aspire à remettre les mœurs en honneur, etc. Vous ne rencontrez plus guère d'originaux à Paris. L'immensité de la tâche les décourage. Peut-être aussi sont-ils effrayés, car les sociétés sans mœurs sont impitoyables pour eux. J'ai vu quelques originaux à Moscou et à New York, où il y a des mœurs; ils sont assez heureux et en paix avec eux-mêmes, à peu près comme un original pouvait l'être il y a cent ans à Paris.

La caractéristique de l'original est de défendre la liberté. Sous le despotisme, cela est plein d'agrément. Quand la licence est installée partout, c'est une position héroïque. Stendhal, avec ses idées révolutionnaires et

ses plaisanteries, passerait en 1958 pour un réactionnaire abominable, un tenant de l'ordre moral, un chauvin, pour tout dire une vieille barbe.

Se piquer de libéralisme et être au fond de l'âme un aristocrate achevé, voilà une bonne définition de l'artiste. L'intelligence, le bon goût (surtout quand on le pousse jusqu'au sublime, comme Stendhal) vous condamnent à l'aristocratie; la raison et la générosité au libéralisme. Ce partage du cœur pourrait faire les grands rois.

La haine furieuse de Stendhal pour les gens qui l'ennuyaient est la réaction normale d'un écrivain qui travaille beaucoup et voit avec désespoir son temps précieux, qu'il ne distrait du travail que pour le plaisir ou la passion, stérilement dévoré. On trouve dans les *Carnets* de Montherlant des paragraphes énergiques sur ce sentiment, pages 82 et 85 de l'édition Gallimard. J'y relève une excellente formule : « les tragédies de la politesse », qui exprime à merveille l'horreur du temps qu'elle fait perdre. « Comment faire comprendre à quelqu'un de « gentil » que les quatre heures que nous occuperions à dîner et à passer la soirée chez lui, nous en avons un meilleur emploi?... Comment lui faire comprendre que la vraie bienveillance à notre endroit serait de ne pas nous inviter?... L'amitié se corrompt elle-même quand elle ne se met pas de son propre gré en jachère... » Et ainsi de suite. Pour peu que je me laissasse aller, je serais, sur ce thème, intarissable comme Stendhal et Montherlant. Mais il n'est pas indispensable d'écrire de nouveau ce qui l'a déjà été, et bien. Sur l'ennui en société, Montherlant est un maître. Nul ne le décrit mieux que lui dans ses causes, ses contrecoups, ses effets; nul n'en tire mieux la philo-

sophie et la morale ; nul ne donne de meilleures recettes, et plus brutales, pour le conjurer. Il appelle le fâcheux un *biophage*. J'avais lu déjà quelque part l'expression *chronophage*. Le fâcheux se repaît de votre temps, c'est-à-dire de votre vie : tout se passe donc comme s'il était réellement un méchant, et de la pire espèce.

3

Il affichait un profond mépris pour le caractère français et il était éloquent à faire ressortir tous les défauts dont on accuse, à tort sans doute, notre grande nation : légèreté, étourderie, inconséquence en paroles et en actions. Au fond il avait à un haut degré ces mêmes défauts, et pour ne parler que de l'étourderie, il écrivit un jour à M. de Broglie, ministre des Affaires étrangères, une lettre chiffrée et lui transmit le chiffre dans la même enveloppe.

Peu d'auteurs ont écrit des choses aussi exaltantes sur le caractère français que les premières pages de *La Chartreuse de Parme*. Elles chantent le caractère français en 1796. Nous avons vu par les deux guerres de 1914 et de 1939 que vingt-cinq ans suffisent à rendre lâche un peuple intrépide. La société de Louis-Philippe, si remarquable à tant d'égards, était évidemment moins intéressante que la société de la Révolution, où tout était fait par des hommes jeunes et pauvres. On comprend

JEAN DUTOURD

L'âme sensible

Dans *Le Fond et la Forme* qui est une sorte de dictionnaire de mes idées et de mes goûts, il ne figure pas de chapitre *Stendhal*. J'en avais prévu un, cependant. Je voulais le composer de la façon suivante : prendre quelques passages significatifs du petit livre de Mérimée : *H.B. par un des Quarante*, et les paraphraser avec amour.

J'isolai donc une demi-douzaine de paragraphes et me mis à les développer à ma façon.

Très vite, ce travail m'enchantait. Les gloses fleurirent, foisonnèrent, changèrent de ton et d'allure. J'étais parti pour écrire quinze pages de critique sentimentale, et voilà qu'il naissait un roman.

Au lieu de me limiter aux six paragraphes que j'avais initialement choisis, je traitai à fond les cinquante-quatre qui composent la plaquette entière.

Le présent volume a donc cinquante-quatre chapitres. Il y est question principalement de *Stendhal*, mais aussi de bien d'autres choses : de la France en 1796, 1830 et 1958, de Napoléon, de la vie et de la mort, de l'art, de la guerre, de l'amour et, s'il m'est permis de le dire, de moi.

L'étincelle qui enflamme l'inspiration, et donne naissance à un livre, jaillit toujours inopinément. Je n'imaginai guère, en commençant mon chapitre « *Stendhal* », qu'il deviendrait *L'âme sensible*, et que je mettrais dans ce livre toute mon expérience d'homme et d'écrivain.

Comme quoi le sujet ne compte guère, ni même le genre. *L'âme sensible* se range dans la catégorie des essais. Cela tient aussi de la biographie, des mémoires, de la philosophie historique, du pamphlet, de l'étude psychologique, du traité d'esthétique et de morale, de l'éducation sentimentale, enfin.

Stendhal y est présent à chaque page. Mais cet homme admirable ne m'a pas seulement servi de héros de roman, il a été pour moi la mesure de beaucoup de sentiments essentiels dont, en contemplant sa vie, j'ai pris une plus vive conscience.

Il me semble que la meilleure qualification, pour *L'âme sensible*, serait encore : « roman d'amour ».

Jean Dutourd



59-III A 22128 ISBN 2-07-022128-8

Extrait de la publication